

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Samedi 23 janvier 2021

Intervention de **Pierre Bruno**

TINTIN EN A MARRE.

Je n'exclus pas que ce titre rococo ne me discrédite auprès de certains d'entre vous. J'ai donc hésité à le retenir. Bien entendu, vous pouvez m'identifier à Tintin, mais il y a au moins, pour moi, et j'espère pour vous, un bénéfice à ce titre, c'est qu'il m'oblige, après cette bande-annonce, à vous proposer un film suffisamment rigoureux et pertinent pour que je sois, sinon pardonné, du moins que je puisse espérer des indulgences.

Cet intitulé, composé d'un nom propre et de mots communs, appelle, par condensation, un mot-valise, « tintamarre », qui n'est pas sans évoquer la vocifération grâce à laquelle nous pouvons repérer, à l'oreille, la place de la Jouissance.

La couleur du nom propre.

Je commence par deux remarques.

Relisant l'Iliade, je n'ai pu que me questionner sur la prolifération des noms propres. À la limite, supprimez les aventures, et cette épopée se réduit à un catalogue de noms propres. La tragédie grecque, en retenant un petit nombre de protagonistes, rompt avec cette accumulation. Que s'est-il passé et pourquoi ?

Concernant maintenant l'invention de l'écriture, un consensus existe sur ceci qu'elle se caractérise par l'introduction du principe du rébus, dès lors que tel pictogramme n'est plus seulement le représentant de ce qu'il figure, mais qu'il va valoir comme son. La valeur phonétique de ce qu'il figure va servir comme phonème dans la composition d'un autre mot, n'ayant aucun rapport avec ce que figure le pictogramme. Est-ce que cette invention change le statut du nom propre ? C'est une question. On ne peut y répondre en seulement faisant valoir que, dans le déchiffrement des écritures anciennes, de l'égyptienne à l'écriture maya en passant par le linéaire B, et plus récemment par le déchiffrement d'un alphabet cananéen, ancêtre du phénicien, le repérage d'un nom propre, restant inchangé d'une langue à l'autre, a été un élément décisif. Cela étant, cette

transversalité linguistique du nom propre est une indication. Lacan le faisait remarquer : il est « Lacan » dans toutes les langues. Cette transversalité n'empêche d'ailleurs pas qu'on le « rébuse » : « Tu viens là, quand ? »

Mon intérêt a été attiré, il y a peu, grâce à la remarquable émission *L'odyssée de l'écriture*, sur un artiste chinois contemporain, Xu Bing, créateur entre autres d'un livre *Book of the ground*, composé non pas de mots, mais d'une série d'icônes, de smiley, d'emoji divers, de signes de ponctuation, de bulles, censé raconter la journée d'un homme noir, figuré par une silhouette de couleur noire. Il a par ailleurs composé un *Book of the sky*, avec des milliers de caractères apparemment chinois, mais qui n'existent pas.

Supposons maintenant que je veuille écrire à mon tour un livre de ce genre avec Tintin comme personnage principal. Puisque, par principe, il m'est interdit d'écrire, avec les lettres de mon alphabet, ou avec d'autres systèmes d'écriture, le nom « Tintin », je vais choisir un pictogramme constitué par une image de Tintin prélevée dans un album de ses aventures. En procédant ainsi, je deviens russe, puisque j'assimile le nom propre à un geste déictique. Je montre l'image du doigt et je dis : « c'est lui » ! Bien entendu, je renonce en même temps à utiliser cette image comme élément de rébus, et à introduire à partir de la prononciation « Tintin » l'équivoque avec le nom commun « tintin » et avec l'expression « faire tintin ». Ce qui est remarquable, dans ce montage, c'est que d'une part, je dois présumer que le lecteur reconnaît le pictogramme en reconnaissant le personnage de Tintin, mais aussi et surtout, d'autre part, qu'en procédant ainsi avec le pictogramme d'un nom commun, un fauteuil par exemple, le choix n'est plus forcé : je peux « lire » le pictogramme avec un fauteuil en disant « siège », « causeuse », « bergère », ou même, comme les Précieuses, « commodité de la conversation ». Et si je suis anglophone, « chair », « arm chair », « easychair » and *so on*. Avec le nom propre, impossible : c'est Tintin et nul autre, et dans toutes les langues du monde, du wallon au swahili. C'est d'ailleurs pourquoi, je le disais à l'instant, le repérage des noms propres est décisif dans le déchiffrement des écritures anciennes.

Du côté de chez Kripke.

Vous savez que, dans son séminaire *L'identification* notamment, Lacan consacre de longs développements au statut du nom propre chez Stuart Mill, Frege, Russell, Gardiner. Je me dispense d'en faire la paraphrase et vous renvoie à cette lecture. Un peu plus récemment que ces quatre auteurs, Kripke, dans son livre *La logique des noms propres*, de 1972, a repris le débat entre ces éminents savants et affirmé sa propre position. Je vais tenter de vous exposer avec concision sa thèse. Bien entendu, je ne saurai vous restituer la complexité et la subtilité des raisonnements au moyen desquels il parvient à une conclusion.

Il s'agit pour Kripke de démonter et de récuser une conception du nom propre qui définirait celui-ci comme une description abrégée. Dans cette conception, le nom propre serait donc l'abréviation d'une description de ce qu'on sait ou croit savoir de l'individu portant ce nom. Pour prendre un exemple, Aristote est le précepteur d'Alexandre, il a étudié sous Platon, il a écrit l'organon, soit un faisceau ou une famille de propriétés. Dans un premier temps, Kripke pose la question en recourant à la fiction d'autres mondes possibles que le nôtre, dans lesquels il s'agirait de savoir si tel individu que nous identifions dans notre monde pourrait être identifié dans un de ces mondes possibles, malgré la perte de certaines des propriétés qui le caractérisent dans notre monde. Ainsi Nixon, pourrions-nous le retrouver dans un de ces mondes possibles, en tant qu'il n'aurait pas réussi à être élu Président des États-Unis, voire en tant qu'il aurait été gauchiste ? Je peux poser la même question pour Tintin, bien qu'il s'agisse d'un individu fictif, produit par l'imagination de quelqu'un nommé Hergé. Pourrait-il exister dans un monde possible dans lequel il n'aurait pas été sur la lune, ou qu'il aurait un chien appelé « Nixon » ?

Ce qui se profile, c'est la thèse selon laquelle la fonction du nom propre n'est pas d'inclure un sens, qui serait l'ensemble ou au moins une bonne partie des propriétés que nous connaissons de tel individu, mais de déterminer une référence. C'est pourquoi il avance que le nom propre est un *désignateur rigide*, dont la fonction est de déterminer cette référence autrement que par un faisceau de propriétés.

Trois malentendus, au moins, sont cependant à prévenir :

La proposition « le nom de Tintin veut dire « l'individu appelé Tintin », ne correspond pas à ce que Kripke appelle « désignateur rigide », car il s'agit d'une proposition circulaire qui ne peut déterminer aucun référent.

D'autre part, les noms propres ne sont pas les seuls désignateurs rigides. Ainsi, le nom « mètre », l'unité de mesure, en est un. Comme Kripke l'explique plaisamment, peu importe que le mètre déposé comme étalon au Pavillon de Breteuil, puisse un jour de chaleur ou de froid extrêmes mesurer plus ou moins d'un mètre. De même, le *yard* à l'origine était la longueur mesurée entre le nez du roi Henri 1^o d'Angleterre et le bout de ses doigts quand il avait le bras tendu. Le roi serait-il devenu manchot, le *yard* serait resté le *yard*.

Enfin, la chose désignée par un désignateur rigide n'existe pas forcément dans tous les mondes possibles. Il est possible de concevoir un monde possible dans lequel Tintin n'existe pas, mais, même si Tintin n'existe pas, son nom fait « rigidement référence » à la chose, qui n'existe pas, désignée par ce nom.

Je tente maintenant, à mes risques, un résumé de ce livre, dont je vous dis le titre anglais : *Naming and necessity*. Kripke critique la théorie descriptiviste, celle de Frege et de Russell, de la nomination. Cette théorie consiste à corréler le nom à une connotation d'un ensemble de variables qui le caractériseraient, en amont, en tant que chose. Il propose de tenir le nom, en particulier le nom propre, comme fixation, dénotative, d'une référence, résultant soit d'un baptême, soit d'une chaîne de maillons transmise par les autres. En conséquence, les variables qui caractérisent le sens du nom ne sont pour rien dans la nomination, et n'interviennent, en aval, qu'au fur et à mesure qu'elles sont découvertes dans le processus épistémique. Ainsi, c'est bien après que la chose or est appelée « or », que des savants vont découvrir que l'or est un élément dont le nombre atomique est 79. Cela étant, cette découverte faite, il devient impossible d'appeler « or », tout autre métal n'ayant pas 79 comme nombre atomique.

Une dernière remarque cependant, qui nous confronte à une grave question. S'agissant d'Aristote, que nous supposons avoir existé, nous pouvons imaginer un monde dans lequel il n'existerait pas, sans que Aristote cesse d'être le désignateur rigide de cet homme qui n'aurait pas existé. S'agissant de Tintin, un adolescent de fiction, qui n'a pas existé, sinon dans l'imagination d'Hergé et de ses lecteurs, qu'est-ce que voudrait dire : la chose Tintin n'existe pas dans tel autre monde possible, mais le désignateur rigide Tintin ne cesse pas de désigner la chose Tintin ?

Dans le supplément de son livre, Kripke aborde cette question, en s'interrogeant, comme je viens de le faire avec Tintin, sur la licorne, qui désigne aussi une chose qui n'existe pas. Sa réponse est relativement simple : étant donné que Tintin (Kripke prend l'exemple de Sherlock Holmes) est une fiction, même si, dans un monde possible, il y

avait un être existant dont toutes les caractéristiques et aventures soient identiques à celles de Tintin, ce ne serait pas Tintin, justement parce que le nom Tintin ne dépend pas de l'ensemble des variables qui le caractérisent, mais d'un baptême initial par son créateur, Hergé. Par contre, si dans un monde possible, il y avait un être existant ayant les mêmes caractéristiques qu'Aristote, il faudrait conclure à l'existence d'Aristote dans cet autre monde¹. On voit ainsi comment, rétroactivement, à partir de l'aval, le nom dépend de la matérialité de son référent, bien qu'il n'en dépende pas, en amont, dans l'acte de sa fixation. Aristote si, Tintin no !

Pessoa, Artaud.

Sur ces thèses de Kripke, je m'abstiens, mais je vais m'en servir.

En 1928, Pessoa écrit : « l'œuvre pseudonyme est celle de l'auteur « en propre personne » moins la signature de son nom ; l'œuvre hétéronyme est celle de l'auteur « hors de sa personne ». Pessoa a créé plusieurs hétéronymes, dont les principaux sont Alberto Caeiro, Ricardo Reis et Alvaro de Campos. On peut lire, dans un petit ouvrage intitulé *Sur les hétéronymes*², ce qu'il en dit. Il raconte, de façon précise et concrète, la vie de chacun, leurs professions, leurs opinions politiques, les éventuels liens d'amitié entre eux et avec lui, la mort d'Alberto Caeiro en 1915, etc. Il fait écrire à Alvaro de Campos la nécrologie d'Alberto Caeiro.

J'écarte d'emblée les niaiseries psychologiques du type : il fait ça parce qu'il ne pouvait pas assumer ce que ses hétéronymes disent. J'écarte aussi, grâce à Kripke, les âneries philosophiques : les noms sont bien des désignateurs rigides, des noms de baptême, et ils ne résultent pas de leurs œuvres respectives. Ce sont des Tintins qui auraient écrit *Les aventures d'Hergé*.

En somme, pour chacun, Pessoa écrit une filiation fictive, qui n'est pas la même chose que le roman familial que chacun peut se construire, mais qui relève d'une même veine, portée à une autre dimension. La clef de l'entreprise, qui est celle de sa poésie, et de sa vie, est de produire le « hors de sa personne », comme Ulysse répondant « Personne », avec un P majuscule, donc un hétéronyme, pour échapper au monstre

¹ *La logique des noms propres*, Minuit, 1982, pp. 146-147.

² Éditions Unes, 1985.

anthropophage, Polyphème, qui est une incarnation de l'*Até* grecque, c'est-à-dire du crime parental qui consiste à faire naître un enfant qui n'a rien demandé afin de le manger.

Il faut mesurer la distance infinie entre l'hétéronyme et l'homonyme. L'hétéronyme introduit dans la filiation un enfant qui ne résulte pas du complot parental et qui, par effraction, fait consister une altérité. L'homonyme, en tant que nom propre, est le contraire de l'altérité, puisqu'il permet de m'attribuer, éventuellement, un assassinat que je n'ai pas commis, ou un livre que je n'ai pas écrit.

Dans *Le gardeur de troupeaux*, signé par Caeiro, je cite un passage qui donne le la de toute la poésie de Pessoa, née de ce non-frère : « Je sais que je comprends la Nature du dehors ; et je ne la comprends pas du dedans parce que la Nature n'a pas de dedans – sans quoi elle ne serait pas la Nature ».

Je m'autorise la débilité du commentaire : l'enjeu de la poésie est d'en finir avec la malédiction d'une voix qui viendrait de la profondeur d'un dedans. La fleur respirée par Freud, dans *Verganglichkeit*, le poète en est une.

Antonin Artaud. Comme je l'ai soutenu, contre, peut-être, l'avis imprudent de Lacan, la poésie d'Artaud a connu son âge d'or après sa sortie de Rodez, en 1944³, mais il est possible de suivre, bien avant, en particulier dans sa correspondance avec Cécile Schramme, une jeune bruxelloise qu'il eut l'intention d'épouser, les traces difficiles à suivre, mais pourtant entièrement lisibles, de son questionnement quant à sa filiation. Partons d'une lettre de janvier 1937, dans laquelle il écrit : « Il faudrait enfin songer à baptiser cet enfant illégitime que je dois être puisque je n'ai pas encore de nom à moi ». Peu après, il rapporte à Cécile un rêve dans lequel elle et lui avaient un enfant idéal - dans une « lumière rayonnante », mais marquée « d'une tache morale ». L'enfant idéal, c'est lui. La tache morale la sexualité. L'engendrement, ou l'auto-engendrement par le mariage avec la femme, a échoué. « L'engendrement s'enferme », écrira Artaud, dans un poème, en 1946.

Une rupture s'ensuit, et, le jour même de cette rupture, en mai 1937, il écrit à Jean Paulhan : « Mon nom doit disparaître », puis, peu après : « Il ne faut même pas d'initiales ». Il adjure même ses amis de ne pas révéler son intention de mariage – question de vie ou de mort, dit-il. Puis, entre la rupture avec Cécile et son départ en

³ P. Bruno, *Antonin Artaud, Réalité et poésie*, L'harmattan, 1999, pp. 63-87.

Irlande, à la mi-août 1937, il écrit un texte fulgurant, *Le Révélé*, dans lequel, énonçant l'équivalence entre son *je* et l'être « qui a cessé d'exister », il s'affirme non pas mort, mais « séparé ». Par le renoncement à son nom, il va pouvoir assumer « le néant de la vie et le sublime de la disparition des formes ».

Il part donc en Irlande, d'où il sera rapatrié de force fin septembre pour être interné d'office, d'abord à l'asile psychiatrique des quatre vents. Il sera interné jusqu'à son retour de Rodez, et, pendant ces sept ans, on peut suivre le périple, tragique, de son nom propre ; Il prétend d'abord s'appeler Arnalopoulous, Saint Tarto, Jésus-christ et autres. Un tournant, et une pause dans cette dérive maniaque, a lieu en juillet 1943. Dans une lettre au docteur Jacques Latrémolière, il raconte qu'un enfant nommé Nanaqui (c'est son surnom d'enfant) aurait échappé à un empoisonnement grâce à ce docteur. Cet enfant, poursuit Artaud, s'appelait Antonin Artaud et il serait mort à l'asile de Ville-Évrard à 42 ans, en août 1939. Son cadavre serait sorti alors de l'asile et un nommé Antonin Nalpas – Nalpas est le patronyme de sa mère- serait venu le remplacer. Cette lettre, Artaud la signe Antonin Nalpas, et immédiatement après, il reprend son nom Antonin Artaud, définitivement.

Ayant passé des mois et des mois à lire les quelques trente tomes des Oeuvres complètes d'Artaud, je regrette de ne pas pouvoir disposer d'un sablier plus grand pour vous en dire plus. L'essentiel, cependant, je pense, est dit.

Ce n'est que dans « un hors de sa personne » pour reprendre les mots de Pessoa, malgré l'immense différence des trajectoires, qu'Antonin Artaud trouve son nom, en échappant à l'imposture de « l'engendrement par le père-mère ».

Tintin en analyse ?

Si je me fie à Kripke, c'est impossible, à moins de jouer sur l'équivoque du nom propre Tintin au nom commun tintin. En tant que tintin, i minuscule, pourrais-je faire une analyse ? Non, bien sûr, sans nom propre, je ne peux. Pourrais-je alors, hypothèse absurde, la finir ?

C'est un peu ce que j'ai suggéré à propos d'Ulysse analysant : il finirait grâce à l'équivoque du P majuscule au p minuscule – sous réserve de l'imbécillité des comparses du monstre.

Pour couper court à l'idée de produire un nouvel album, je me concentre pour conclure sur la thèse que je vais avancer, concernant l'enjeu d'une psychanalyse.

J'ai, depuis déjà un certain temps, creusé la question : que devient l'identification primordiale à la fin d'une analyse – si c'est la fin, et si c'est une analyse ! Peut-on, doit-on, cette identification, « réelle à l'Autre réel », dit Lacan, et dont provient et l'Idéal du moi, et le Nom-du-Père, la récuser ? Une amie, Isabelle Morin, me souffle : peut-on la récuser sans devenir fou ?

Deux séquences cliniques, de deux analysantes dans le moment de conclure.

L'une fait un rêve, qui met en scène ses parents, grâce auquel elle découvre qu'elle est issue non pas de la relation sexuelle entre ses parents, mais du coït d'une femme par un homme. Entre les deux versions, pas de conciliation possible. Sa sexuaction dépend alors de la place qu'elle occupe, et il y a fort à parier que ce choix, inconscient, ne variera plus, quels que soient les avatars futurs.

Une autre analysante me fait part de son désamour par rapport à la mère. S'ensuit un rêve où elle voit un homme qu'elle a désiré et avec lequel elle a eu une relation sexuelle sans en jouir. Or, dans ce rêve elle jouit. Autrement dit, en consentant dans le rêve à jouir, elle se fait, pour l'homme, femme capable de ne pas s'identifier à sa mère dans la scène primitive, franchissement qui n'a été possible qu'à partir de ce désamour pour sa mère. Désamour transitoire, d'ailleurs, puisque, après le rêve, elle remarque que sa propre fille est devenue tendre avec elle.

L'enjeu est le démontage du fantasme de la scène primitive : quand les parents en sont les acteurs, l'acte sexuel ne peut être qu'effacé. Ce n'est que par une sortie hors de la filiation que l'une et l'autre consentent à rejoindre l'espace hétéronyme dans lequel la libido, et non l'état civil, opère dans la fixation de leur nom.

S'agissant de la récusation de l'identification primaire, il ne faut donc pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Récuser cette identification veut dire : dessaisir le Nom-du-Père de son statut d'Autre de l'Autre.

Cette conclusion ne donne-t-elle pas une ouverture inédite sur la mort, en découvrant que ce qui en motive la peur n'est rien d'autre que la peur de priver les parents d'une fille ou d'un fils ?

En dernière amarre (en un seul mot) pour finir : n'est-ce pas en élisant, dans l'œuvre de Marguerite Duras, Lol V Stein, que Lacan débusque le signifiant qui lui permet de se « servir » du nom de son analyste, sans en être le fils ?

